

LE MÊTRO MÂCHE VOS RÊVES

Raven



Le Métro Mâche Vos Rêves

Par Raven

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Offrande du Portillon	4
Chapitre 2 : La Ligne Oméga	9
Chapitre 3 : Le Grand Timonier	14
Chapitre 4 : Station Abattoir-Cimetière	19
Chapitre 5 : La Dissidence du Reflet	23
Chapitre 6 : Le Wagon Interlope	27
Chapitre 7 : La Bile Noire	32
Chapitre 8 : L'Éveil de l'Ancien	37
Chapitre 9 : Le Sanctuaire du Troisième Rail	42
Chapitre 10 : L'Inversion de Phase	47
Chapitre 11 : Nervure de Faïence	52

Chapitre 1

L'Offrande du Portillon

La lumière du bureau n'était pas éteinte, elle agonisait. Un tube fluorescent, au-dessus de l'espace de travail de Clara, tressautait avec une régularité de métronome détraqué, projetant sur ses dossiers un gris sale, presque verdâtre. *Clic. Tac. Clic.* Le son s'enfonçait derrière ses globes oculaires comme une aiguille à tricoter. Clara frotta ses paupières. Ses doigts étaient froids, de cette froideur de cadavre qui vient après dix heures passées sous la climatisation rance de l'open-space. Elle rangea mécaniquement son sac, ses mains tremblant légèrement. Une tache de café séchée sur son bureau ressemblait étrangement à une carte de géographie dont les frontières s'étendaient chaque jour un peu plus. Elle n'avait pas le courage de l'essuyer.

L'ascenseur descendit dans un soupir de câbles fatigués. Dans le miroir de la cabine, Clara ne reconnut pas tout à fait la femme qui lui faisait face. Les cernes sous ses yeux n'étaient plus de simples ombres, mais des ecchymoses violacées, comme si la fatigue la frappait physiquement. Elle ajusta la bride de son sac à main vide – un réflexe, une béquille pour maintenir une illusion de structure.

Dehors, la ville n'était qu'un brouillard d'ozone et de bitume mouillé. Les réverbères, enveloppés d'un halo poisseux, n'éclairaient rien. Ils ne faisaient que souligner le vide des trottoirs. Clara se dirigea vers la bouche de métro "Station des Abysses".

L'escalier mécanique était arrêté, ses dents d'acier figées dans une grimace éternelle. Elle descendit à pied. Chaque marche résonnait contre les parois de carrelage blanc, un carrelage dont le ciment noirci entre les jointures évoquait des réseaux de veines nécrosées.

L'odeur la frappa au premier palier. Ce n'était pas l'odeur habituelle du métro – ce

mélange de poussière de frein et d'humanité pressée. C'était une odeur plus ancienne. Plus biologique. Un relent de fer doux, de sueur aigre et de quelque chose qui rappelait la vase stagnante. Une mouche, grasse et lente, tournoyait autour d'un néon qui grésillait. Elle finit par se poser sur le dos de la main de Clara. Elle ne la chassa pas tout de suite. Elle regarda l'insecte frotter ses pattes velues, fascinée par le détail de ses ailes translucides, avant que le dégoût ne la tire de sa torpeur.

Elle arriva devant la ligne de portillons. Ils se dressaient comme des sentinelles décharnées sous une lumière crue. La station était déserte. Aucun murmure, aucun froissement de journal, seulement le ronronnement sourd des transformateurs électriques dissimulés dans les murs.

Clara sortit son ticket. Le carton était corné, humide de la moiteur de sa paume. Elle l'inséra dans la fente du composteur.

Clac.

Rien. L'écran à cristaux liquides afficha une série de symboles absurdes, des angles droits et des traits verticaux qui ne ressemblaient à aucune langue connue. Le ticket fut recraché avec une lenteur insultante. Elle réessaya. Une fois. Deux fois.

La machine émit un son nouveau. Un grognement mécanique, une vibration qui remonta le long du bras de Clara jusqu'à son épaule. Le portillon semblait... attendre. Elle fixa la fente d'insertion. Elle remarqua alors, sur le métal brossé, de minuscules encoches, comme des dents de scie microscopiques, presque invisibles à l'œil nu. Une fine pellicule de résidu sombre bordait l'ouverture.

Agacée, poussée par une urgence irrationnelle de quitter cet entre-deux, Clara glissa de nouveau le ticket, mais cette fois, son index glissa. La fente, d'une netteté chirurgicale, happa le bout de son doigt.

Elle ne cria pas. Elle resta pétrifiée, le souffle court, observant la goutte de pourpre qui s'extrait de sa chair. Le composteur ne rejeta pas le ticket. Il l'aspira, ainsi que

le liquide. Il y eut un bruit de succion, un sifflement d'air comprimé, et la goutte disparut dans les entrailles de la machine. Un voyant rouge, de la couleur exacte de son sang, s'alluma brusquement.

Le portillon se déverrouilla avec un claquement sec, métallique, qui résonna dans toute la station comme un coup de feu. Clara retira son doigt. La plaie était minuscule, mais elle battait au rythme de son cœur. Elle porta son index à sa bouche ; le goût était métallique, cuivré, mais avec une amertume de bile qui lui souleva le cœur.

Elle franchit le passage. Derrière elle, le portillon se referma avec une violence telle que le sol en vibra.

Le quai s'étirait à l'infini dans une perspective déformée. Les rails, luisants d'une graisse noire, semblaient s'agiter légèrement, comme des serpents de métal dans l'obscurité du tunnel. Clara se posta derrière la ligne jaune. Elle fixait le tunnel, là où l'obscurité était si dense qu'elle semblait solide. Un souffle d'air chaud, chargé de l'odeur de cheveux brûlés, lui caressa le visage.

Puis, le son arriva. Ce n'était pas le grondement lointain d'un train ordinaire. C'était un râle. Un gémissement de métal supplicié qui montait en intensité. La lumière au bout du tunnel n'était pas blanche, mais d'un jaune maladif, une lueur de pus qui balayait les parois couvertes de moisissures.

Le train entra en gare.

Les wagons étaient d'un modèle qu'elle n'avait jamais vu. La peinture bleue s'écaillait par plaques, révélant une surface grisâtre qui semblait pulser très légèrement. Les vitres étaient si sales qu'on aurait dit qu'elles avaient été frottées avec de la cendre. Le train ne s'arrêta pas net ; il glissa jusqu'à une immobilisation parfaite, sans le moindre cri de frein. Les portes ne coulissèrent pas, elles se rétractèrent dans les parois comme

des lèvres se retroussant sur des gencives.

Clara hésita. Un frisson parcourut sa colonne vertébrale, une sensation de froid intense malgré la chaleur étouffante du quai. Elle regarda autour d'elle. Personne. Elle était seule avec cette chose de métal qui l'attendait. Elle monta.

L'intérieur du wagon était saturé d'une lumière blafarde qui ne laissait aucune ombre. L'air y était épais, presque sirupeux, rendant chaque inspiration laborieuse. Les sièges, recouverts d'un skaï craquelé, avaient une texture étrange, organique, comme de la peau tannée. Clara s'assit, mais se redressa immédiatement : le siège était tiède. D'une tiédeur fébrile.

Elle se tourna vers la fenêtre pour voir son reflet. Ce qu'elle vit la fit reculer d'un pas. Dans le reflet de la vitre encrassée, sa silhouette était là, mais ses yeux semblaient n'être que deux trous noirs, profonds, vides. Plus troublant encore : alors qu'elle portait sa main à sa gorge dans un mouvement de panique, son reflet mit une seconde de trop à l'imiter. Le double dans le verre resta figé un instant, la fixant avec une intensité prédatrice, avant de rattraper maladroitement le mouvement.

Le train s'ébranla sans aucune secousse. Le monde extérieur – le quai, les carrelages, la mouche – disparut dans un noir absolu.

Clara s'agrippa à la barre de maintien. Le métal était poisseux. En baissant les yeux, elle vit une goutte de bile noire perler d'une jointure du plafond et s'écraser sur sa chaussure. La paroi du wagon émit un bruit sourd, un battement lent et pesant.

Boum-oum. Boum-oum.

Elle n'était plus dans un moyen de transport. Elle était dans une gorge. Et le voyage ne faisait que commencer. Elle essaya de se lever, de courir vers la porte de communication, mais ses jambes pesaient des tonnes. Ses yeux se fixèrent malgré elle sur une petite tache sur le sol, juste entre ses pieds. Une tache qui bougeait. Qui

s'étirait. Qui dessinait, lentement, le contour d'un ticket de métro imbibé de sang.

Le train accéléra. Le battement dans les parois devint un martèlement frénétique. Clara ferma les yeux, mais le bruit était à l'intérieur de son crâne. Elle sentit, contre sa cheville, quelque chose de froid et de souple effleurer sa peau.

Elle n'osa pas regarder. Elle ne voulait pas voir ce qui, dans l'ombre du siège, commençait à ramper vers elle.

Chapitre 2

La Ligne Oméga

Le froid qui s'enroule autour de sa malléole n'a rien d'accidentel ; c'est une caresse humide, la consistance d'une langue de reptile enduite de lubrifiant industriel. Clara ne hurle pas. Le cri reste bloqué dans l'étroitesse de son œsophage, une boule de verre pilé qu'elle n'ose ni avaler ni recracher. Elle rétracte sa jambe d'un coup sec, ses talons claquant contre le sol poisseux. Sous le siège, là où l'obscurité est la plus dense, quelque chose se retire dans un bruit de succion écœurant, comme un pied que l'on extirpe d'une vase épaisse.

Elle fixe ses chaussures. La goutte de bile noire qui a perlé du plafond a commencé à ronger le cuir synthétique. Une minuscule fumerolle s'en échappe, dégageant une odeur de soufre et de cheveux brûlés. Clara remonte ses pieds sur la barre transversale du siège d'en face, se recroquevillant, ses genoux heurtant son menton. Ses doigts, dont les ongles sont rongés jusqu'au sang, broient la lanière de son sac à main. Elle a besoin de logique. Elle a besoin d'un horaire, d'un plan, d'une direction.

Elle lève les yeux vers le bandeau lumineux au-dessus des portes. D'ordinaire, une ligne verte indique la progression du train. Mais les diodes clignotent maintenant d'un rouge maladif, une pulsation erratique qui rappelle un spasme cardiaque. Les noms des stations — *Saint-Lazare, Madeleine, Pyramides* — s'effacent, les lettres se liquéfiant pour couler le long de la paroi en traînées noirâtres. À leur place, un seul mot s'imprime, répété à l'infini dans une calligraphie nerveuse et tremblante :
OMEGA.

Le train ne ralentit pas. Au contraire, le gémissement des essieux grimpe d'une octave, devenant un cri métallique qui déchire les tympans. Les vibrations remontent

le long de la colonne vertébrale de Clara, chaque vertèbre s'entrechoquant comme des dominos d'os. Elle regarde par la fenêtre, espérant voir le carrelage blanc d'une station, le visage d'un agent de quai, n'importe quoi. Mais le tunnel est une gorge de bitume. Les parois de béton semblent s'être rapprochées, léchant les vitres de leur surface rugueuse dans un fracas de gravats.

C'est alors qu'elle les remarque.

Les autres passagers.

Ils étaient là depuis le début, mais son cerveau, dans un ultime réflexe de préservation, les avait occultés. Ils sont cinq. Répartis aux quatre coins du wagon. Ils ne bougent pas. Ce ne sont pas des êtres humains, mais des silhouettes de cendres agglomérées, des statues de scories prêtes à s'effondrer au moindre souffle. Un homme assis près de la porte tient un journal dont les pages sont des lambeaux de peau grise. Une femme, un peu plus loin, porte un landeau d'où s'échappe une fumée lourde et incolore.

Clara fixe l'homme au journal. Ses yeux ne sont que des trous d'ombre, des puits sans fond creusés dans un visage de suie. Une mouche, aux ailes irisées de reflets huileux, sort de l'orbite de la statue, rampe sur sa joue immobile et s'envole vers Clara dans un bourdonnement gras. Elle suit l'insecte du regard, incapable de bouger. La mouche se pose sur le rebord de la vitre, juste à côté du reflet de Clara.

Son propre visage lui renvoie une image qu'elle ne reconnaît pas. Sa peau est translucide, laissant apparaître le réseau bleuâtre de ses veines comme une carte routière de la décomposition. Ses yeux sont injectés de sang, les capillaires ayant éclaté sous la pression. Mais ce qui la glace, ce qui fait s'arrêter son cœur pendant un battement entier, c'est que son reflet ne cligne pas des yeux lorsqu'elle le fait. Son double la fixe avec une intensité prédatrice, les lèvres étirées en un sourire qui ne correspond à aucune émotion humaine. Le reflet lève une main, lentement, et pose la

paume contre le verre. Clara, les mains cramponnées à son sac, sent le froid du verre contre son dos, mais ses propres mains ne bougent pas.

Le train entre dans une courbe serrée. Le wagon penche dangereusement. Le battement dans les parois, ce **Boum-oum** organique, s'accélère, devenant un martèlement de tambour de guerre. Clara sent l'odeur de la station avant de la voir : un mélange de détergent bon marché, de viande avariée et d'ozone.

Les freins hurlent. Ce n'est pas le son du métal contre le métal, c'est le cri d'une bête qu'on égorge. La décélération est si brutale que Clara est projetée vers l'avant. Elle s'attend à percuter le sol, mais elle reste suspendue dans les airs, comme si l'air lui-même était devenu une gelée épaisse.

Le train s'arrête. Les portes coulissent avec un bruit de déchirement.

Dehors, le quai n'est pas fait de béton. Il est tapissé de millions de tickets de métro usagés, une mer de papier jauni qui ondule comme sous l'effet d'une brise inexistante. Le plafond de la station est bas, si bas qu'un homme de taille moyenne devrait se courber. Des milliers de câbles électriques pendent comme des lianes de cuivre, crachant des étincelles bleutées qui éclairent par intermittence des inscriptions sur les murs.

LIGNE OMEGA : TERMINUS. TOUT LE MONDE DESCEND. TOUT LE MONDE RESTE.

L'homme de cendres se lève. Ses mouvements sont saccadés, comme une animation image par image. À chaque pas, des morceaux de son costume de suie tombent sur le sol, révélant un vide absolu à l'intérieur. Il sort du wagon. Puis la femme au landeau. Puis les autres. Ils marchent vers le mur du quai et s'y fondent, devenant de simples ombres projetées sur le carrelage.

Clara est seule.

Le haut-parleur du wagon grésille. Une voix en émerge, une voix qui semble être produite par le frottement de deux pierres tombales.

— "Station : Oubli. Correspondance avec le néant. Veuillez prendre garde à la marche en quittant votre existence."

Clara se lève, ses jambes flageolantes. Elle doit sortir. Elle doit s'échapper de cette boîte de conserve qui digère son âme. Elle s'approche de la porte, mais son reflet est toujours là, sur la vitre. Il ne s'est pas levé. Il est resté assis, la regardant partir avec un air de triomphe calme.

Elle pose un pied sur le quai. Le tapis de tickets sous ses chaussures est chaud. Il palpite. Elle baisse les yeux et voit que les tickets ne sont pas vierges. Chacun d'eux porte un nom, une date de naissance, une date de décès. Elle en ramasse un, machinalement.

Clara M. Née le 14 mars. Décédée : Maintenant.

Un souffle d'air fétide lui caresse la nuque. Elias, le Grand Timonier, est là, quelque part à l'avant du train, ses mains aveugles caressant les commandes de cuivre. Elle sent son regard absent peser sur elle.

Le train frémit. Les portes commencent à se refermer. Clara se retourne, prise d'une panique soudaine, voulant remonter dans le wagon, préférant l'enfer mobile à l'enfer statique du quai. Mais elle s'arrête net.

À l'intérieur du wagon, assise exactement là où elle se trouvait quelques secondes plus tôt, il y a une femme. Elle porte ses vêtements. Elle tient son sac. Elle se recoiffe d'un geste machinal, lissant une mèche de cheveux derrière son oreille. La femme

lève les yeux vers Clara à travers la vitre qui se referme. Ce n'est plus un reflet. C'est elle. La Clara de la surface, celle qui va rentrer chez elle, embrasser un chat qui ne verra pas la différence, et s'endormir dans des draps propres.

La porte se verrouille avec un déclic définitif.

Le train s'ébranle. La véritable Clara reste sur le quai, ses doigts griffant le verre froid alors que le convoi prend de la vitesse. Elle voit son double lui adresser un petit signe de la main, un geste d'adieu presque tendre.

Le train disparaît dans le tunnel, emportant la lumière, emportant le bruit, emportant sa vie. Le silence qui retombe sur la station Omega est plus lourd que la terre d'un cimetière. Clara baisse les yeux sur ses mains. Elles commencent à grisonner. Une fine couche de cendre recouvre ses phalanges.

Elle lève la tête vers le panneau de direction. La flèche indique le mur de briques. Elle commence à marcher, ses pas ne faisant aucun bruit sur le tapis de vies jetées, alors que le premier battement de cœur de la station résonne sous ses pieds. *Boum-oum.*

Elle n'est plus une usagère. Elle est un composant. Et l'Ancien du Ballast a faim.

Chapitre 3

Le Grand Timonier

La semelle de son escarpin s'enfonça dans le linoleum du wagon avec un bruit de succion écœurant, un *shloup* humide qui fit remonter une odeur de vase et de vieux pansements. Le sol n'était plus rigide. Sous la fine couche de plastique grisâtre, quelque chose de mou, de fibreux, ondulait au rythme des cahots du convoi. Clara agrippa la barre de maintien. Le métal était tiède. Pas la tiédeur d'un objet resté au soleil, mais celle, moite et dérangeante, d'une fièvre qui couve. Une fine pellicule de graisse visqueuse recouvrait le tube, s'insinuant entre ses phalanges, collant à sa peau comme une seconde nappe de sueur.

Elle avança vers la voiture de tête, chaque pas exigeant un effort conscient pour arracher son pied à l'étreinte du plancher. Les néons au plafond grésillaient, une mélodie de mouches mourantes qui lui vrillait les tympans. À chaque spasme de lumière, les parois du wagon semblaient se rapprocher, les publicités pour des banques ou des parfums se muant en lambeaux de peau tatoués de symboles qu'elle ne parvenait pas à déchiffrer. L'air était saturé d'ozone et de cette senteur métallique de sang frais, celle qu'on sent quand on se mord la langue trop fort.

La porte de communication entre les voitures refusait de glisser normalement. Elle dut peser de tout son poids, sentant le caoutchouc du joint gémir comme une articulation mal huilée. De l'autre côté, le bruit du tunnel était assourdissant. Ce n'était pas le sifflement du vent, mais un râle cyclopean, un mugissement de gorge profonde aspirée par le vide. Les étincelles bleues qui jaillissaient du troisième rail éclairaient par intermittence les parois du tunnel : elles n'étaient pas faites de béton, mais de strates de vêtements compressés, de chaussures orphelines et de cheveux emmêlés, formant une géologie du renoncement.

Lorsqu'elle atteignit enfin la porte de la cabine de conduite, elle s'arrêta. Le battement de cœur qu'elle avait perçu sur le quai était ici une déflagration sourde qui faisait vibrer ses molaires. *Boum-oum. Boum-oum.*

Elle poussa la porte. Elle ne s'ouvrit pas sur un tableau de bord chromé, mais sur une excroissance de la machine.

Elias était assis là, ou plutôt, il était enchâssé dans le siège. Ses jambes semblaient se dissoudre dans le cuir craquelé, des câbles gainés de tissus organiques s'enfonçant directement dans ses cuisses et ses avant-bras. Il ne portait pas d'uniforme, seulement les restes d'une chemise dont le col était devenu une croûte jaunâtre. Sa tête était légèrement inclinée vers l'arrière, révélant un cou parcouru de veines noires qui pulsaient en synchronisation avec le train.

— Tu es en retard, murmura-t-il.

Sa voix n'avait rien d'humain. C'était le bruit de deux dalles de granit que l'on frotte l'une contre l'autre, un son sec qui fit saigner l'oreille droite de Clara. Une goutte de liquide chaud glissa sur son cou, mais elle ne bougea pas. Elle fixait les yeux d'Elias. Ou ce qui en tenait lieu. Ses paupières étaient cousues avec du fil de fer barbelé, mais les cicatrices brillaient d'une lueur bleutée, la même électricité que celle qui courait sur les rails.

— Je... je veux sortir, parvint-elle à articuler. Sa propre voix lui parut minuscule, une poussière dans un engrenage de cathédrale.

Elias tourna lentement la tête vers elle. Le craquement de ses cervicales résonna comme des coups de feu. Il leva une main — ses doigts étaient prolongés par des leviers de laiton qui s'enfonçaient dans la console de commande — et fit un geste vague vers l'obscurité du tunnel qui défilait à une vitesse vertigineuse de l'autre côté

de la vitre frontale.

— Sortir ? On ne sort pas d'un estomac, Clara. On y est transformé.

Il rit, un bruit de gravier dans un mixeur. Ses lèvres gercées s'étirèrent, révélant des gencives d'un gris de cendre.

— Regarde-toi. Tu crois encore que tu es une passagère ? Le ticket que tu as glissé dans la fente... tu as senti la morsure, n'est-ce pas ? Le petit prélèvement de pulpe au bout de ton index. C'était le contrat. La signature biologique.

Clara regarda sa main droite. Le bout de son doigt était noir, nécrosé, et une petite fente verticale s'y était ouverte, pareille à une bouche miniature qui cherchait à respirer. Elle sentit une nausée violente lui tordre les entrailles, un reflux acide qui lui brûla l'œsophage.

— La Ligne Oméga ne transporte pas des gens, poursuivit Elias en actionnant un levier qui fit hurler les freins dans un cri de métal supplicié. Elle les traite. Tu es une calorie, Clara. Une unité d'énergie nécessaire pour que l'Ancien du Ballast puisse continuer à rêver sous la ville. Ton stress, ta sueur, cette terreur délicate qui fait battre ton cœur trop vite... c'est le sucre dont il raffole.

Le train accéléra brusquement. Clara fut projetée contre la paroi, qui céda sous son poids avec la souplesse d'un muscle. Elle sentit des petits filaments, fins comme des toiles d'araignée mais résistants comme de l'acier, s'accrocher à ses vêtements, à ses cheveux.

— Ton double est déjà là-haut, dit Elias d'un ton presque rêveur. Elle marche dans tes draps, elle caresse ton chat. Elle est propre, elle est vide, elle est parfaite. Elle est le déchet que le système a rejeté. La partie inutile, celle qui ne contient aucune substance. Elle vit ta vie de simulacre pendant que ta moelle, ta véritable essence, est

en train d'être pompée par les circuits de refroidissement.

Clara essaya de hurler, mais le son resta bloqué dans sa gorge. Une odeur de viande avariée et de détergent chimique l'étouffait. Elle vit les mains d'Elias s'agiter sur les commandes, ses doigts-leviers s'enfonçant et se retirant de la console dans un mouvement obscène, rythmé par les soubresauts du convoi.

— Tu sens la chaleur ? demanda-t-il. C'est la digestion qui commence. La station Omega n'était que la bouche. Ici, nous sommes dans le duodénum. Les sucres gastriques vont bientôt suinter par les bouches d'aération.

Une goutte d'un liquide noir et visqueux tomba du plafond sur la joue de Clara. Elle grésilla au contact de sa peau, creusant un petit sillon de chair brûlée. La douleur était d'une pureté absolue, une pointe de diamant qui lui transperçait le crâne. Elle regarda ses jambes. Ses collants fusionnaient avec le sol du wagon. Les fibres du tissu s'entremêlaient avec les nervures du linoléum. Elle ne pouvait plus bouger.

— Ne lutte pas, conseilla Elias, ses yeux aveugles fixés sur le néant. Plus tu résistes, plus la viande est coriace. L'Ancien n'aime pas que son repas s'agite. Il finit par broyer avant de savourer.

Le train entra dans une section du tunnel où les parois étaient couvertes de miroirs brisés. Dans chaque éclat, Clara vit un fragment de sa vie : son réveil qui sonne à 7h00, le goût de son café tiède, le visage de son patron qu'elle déteste. Mais dans chaque reflet, son visage se décomposait, les muscles s'affaissant, la peau devenant cette même faïence grise qui recouvrait les murs des stations. Elle se voyait devenir le décor.

— Tu vas devenir une très belle courbe dans le carrelage de la station Pyramides, murmura Elias. Ou peut-être un boulon dans l'essieu arrière. C'est une forme de vie éternelle, tu sais. Le mouvement perpétuel dans l'obscurité.

Un craquement sinistre retentit sous les pieds de Clara. Le sol s'ouvrit légèrement, révélant non pas les rails, mais une masse rougeoyante et palpitante, un enchevêtrement de conduits qui aspiraient l'air avec un bruit de succion vorace. La chaleur devint insoutenable. L'odeur de sa propre peau qui commençait à roussir lui monta aux narines.

Elias tira sur une chaîne qui pendait du plafond. Au lieu d'un sifflet, ce fut un cri de femme, déchirant, qui résonna dans tout le tunnel.

— Prochain arrêt, grimaça le conducteur. Terminus. Tout le monde descend... à l'intérieur.

Clara sentit ses os se ramollir, comme si le calcium s'évaporait de son corps. Elle s'affaissa, ses doigts s'enfonçant dans le sol mou qui commençait à recouvrir ses chevilles, ses genoux, montant avec une lenteur méthodique, la déglutissant centimètre par centimètre dans un silence seulement rompu par le battement de cœur colossal de la terre. *Boum-oum. Boum-oum.*

Elle n'était déjà plus Clara. Elle était une pulsation. Une calorie. Une ombre de plus dans les veines de fer de la cité.

Chapitre 4

Station Abattoir-Cimetière

Les freins ne hurlèrent pas ; ils gémirent comme une bête dont on écrase les vertèbres sous un pilon de fonte. Clara sentit la vibration remonter le long de ses talons, traverser ses tibias pour venir s'installer dans sa mâchoire, faisant s'entrechoquer ses dents avec une régularité de métronome. Le train s'immobilisa dans un spasme final. L'air à l'intérieur du wagon était devenu épais, chargé d'une humidité poisseuse qui sentait le cuivre et la viande oubliée au soleil.

Les portes coulissèrent avec un bruit de succion, un déchirement de ventouse sur une plaie ouverte. Elles ne s'ouvrirent pas totalement, laissant un passage étroit, comme une lèvre retroussée sur une gencive malade. De l'autre côté, le quai de la station Abattoir-Cimetière s'étalait sous une lumière jaunâtre, intermittente, crachée par des néons qui grésillaient au rythme d'une agonie électrique.

Clara ne voulait pas bouger. Ses doigts, dont les ongles étaient désormais bleuis par le froid souterrain, s'agrippaient à la barre de maintien. Le métal était tiède, presque fiévreux. Il semblait palpiter sous sa paume. Derrière elle, dans le reflet de la vitre souillée, son double ne bougeait pas. Son image restait debout, le regard fixe, les mains le long du corps, alors que la véritable Clara était pliée en deux par la nausée. Ce reflet n'attendait qu'une chose : une seconde d'inattention, un battement de cils trop long, pour franchir la frontière de verre et reprendre le cours d'une vie que Clara sentait s'effiloche.

— Descends, murmura une voix qui ne semblait pas venir d'Elias, mais du système de ventilation lui-même. La ligne n'accepte pas les passagers clandestins. Paie ton écot.

Une force invisible, une pression atmosphérique insupportable, la poussa vers l'ouverture. Elle trébucha sur le seuil. Ses pieds ne rencontrèrent pas le béton froid, mais une surface irrégulière, craquante. Elle baissa les yeux. Le quai n'était pas pavé de pierres, mais d'une mosaïque de calcanéums, de phalanges et de fragments de côtes, imbriqués les uns dans les autres avec une précision chirurgicale. Entre les ossements, le carrelage de faïence blanche ne tenait pas par du ciment, mais par une substance sombre, visqueuse, qui exsudait une odeur de bile noire. Les carreaux eux-mêmes semblaient vivants ; ils se gonflaient et se rétractaient légèrement, comme si la station entière prenait une inspiration laborieuse, chargée de poussière d'os.

Clara fit un pas, et le craquement sec d'une vertèbre sous sa chaussure résonna dans le silence oppressant de la voûte. Chaque bruit était amplifié, distordu. Le tic-tac de sa montre de poignet ressemblait désormais à des coups de marteau sur une enclume. *Tic. Tac. Tic.* Puis, plus rien. L'aiguille des secondes s'était figée, soudée au cadran par une rouille instantanée.

Au centre du quai se dressait un composteur d'un genre nouveau. Une colonne de fer rouillé, surmontée d'une fente qui ressemblait à une bouche édentée, desséchée par des siècles de soif. Une plaque de cuivre terni indiquait en lettres gravées, presque effacées par la crasse : *« LE PRIX DU RETOUR EST LE POIDS DE L'OUBLI. »*

Le train derrière elle commença à s'agiter. Les parois du wagon se contractaient, les vitres tremblaient dans leurs cadres de caoutchouc putréfié. Elias, à l'avant, ne se retourna pas, mais ses mains décharnées caressaient les leviers de commande comme on flatte les flancs d'une bête de somme. Clara comprit que si elle ne remontait pas maintenant, elle deviendrait une cellule de plus dans ce carrelage organique, une simple nervure de calcium destinée à être piétinée par les prochains égarés.

Ses mains plongèrent frénétiquement dans les poches de son manteau. Elles rencontrèrent des miettes, un vieux ticket de bus froissé, un mouchoir rêche. Rien de

tout cela n'avait de valeur. Le composteur exigeait un tribut chargé d'âme. Elle sentit alors, contre sa poitrine, le froid d'un médaillon d'argent. C'était la seule chose qu'elle avait conservée de sa mère. À l'intérieur, une photo minuscule, jaunie, montrant un jardin ensoleillé, un rosier en fleurs, et un sourire qui n'appartenait plus à ce monde de ténèbres.

Elle saisit la chaîne. Le métal lui brûla les doigts, une brûlure de glace qui lui fit monter les larmes aux yeux. En retirant le bijou, elle eut l'impression d'arracher une couche de sa propre peau. Les souvenirs affluèrent, violents, colorés : l'odeur de la lessive propre, le goût d'une pomme d'été, la sensation du vent sur son visage. Le Métro détestait le soleil. Il avait faim de ces moments de lumière pour nourrir sa propre obscurité.

Elle s'approcha de la fente. L'odeur qui s'en dégageait était celle d'un tombeau fraîchement ouvert, un mélange de terre humide et de pourriture sucrée. Sa main tremblait si fort que le médaillon heurta le bord métallique avec un tintement cristallin qui parut sacrilège dans cet abattoir de silence.

— Non, murmura-t-elle, la voix brisée, un filet de salive s'échappant de ses lèvres gercées.

Mais le train poussa un long sifflement de vapeur noire. Les portes commençaient à se refermer, lentement, centimètre par centimètre. Son reflet, à l'intérieur, plaqua ses mains contre la vitre, un sourire carnassier étirant ses traits. Le double commençait à prendre des couleurs, tandis que Clara sentait son propre visage devenir gris, cireux, identique au carrelage de la station.

Dans un spasme de terreur pure, elle lâcha le médaillon.

L'objet disparut dans la gorge de fer. Un bruit de broyage s'ensuivit, un craquement de métal et de verre brisé, comme si le composteur mâchait le souvenir du jardin et du

rosier. Un gémissement de satisfaction sembla parcourir les fondations de la station. Le sol de d'os tressaillit sous ses pieds.

Clara se jeta vers l'ouverture des portes. Son corps heurta le métal froid au moment même où elles se verrouillaient derrière elle. Elle s'effondra sur le sol du wagon, qui n'était plus mou, mais dur comme de la pierre. Elle haletait, l'air brûlant ses poumons comme de l'acide.

Elle porta la main à son cou. Il était vide. Elle essaya de se remémorer le visage sur la photo, le sourire de sa mère, la couleur des roses. Rien. Un trou noir s'était creusé dans sa mémoire. Elle savait qu'elle avait possédé quelque chose de précieux, mais l'image s'était dissoute, remplacée par le gris monotone du tunnel.

Elle leva les yeux vers la vitre. Son reflet était là. Il était plus net qu'avant. Il portait désormais une trace de rose aux joues, une étincelle de vie dans les pupilles que Clara n'avait plus. Son double inclina la tête sur le côté, un mouvement saccadé, reptilien, et ses lèvres formèrent un mot inaudible : *Merci.*

Le train s'ébranla. La station Abattoir-Cimetière disparut dans l'obscurité, mais le bruit du compostage continuait de résonner dans le crâne de Clara, un broyage rythmique, incessant, qui s'accordait désormais parfaitement avec le battement de cœur colossal qui montait du ballast. Elle n'était plus qu'une passagère en transit, une silhouette vide dont les souvenirs servaient de lubrifiant aux essieux d'une machine qui ne s'arrêterait jamais.

Une mouche, attirée par l'odeur de sueur froide, vint se poser sur le dos de sa main. Clara ne la chassa pas. Elle n'en avait plus la force. Elle regarda l'insecte frotter ses pattes l'une contre l'autre, un mouvement obsessionnel, tandis qu'une larme unique, grise comme de la suie, coulait le long de sa joue pour venir s'écraser sur le sol strié de bile noire.

Chapitre 5

La Dissidence du Reflet

La mouche sur le dos de sa main s'envola brusquement, laissant derrière elle une trace de sucre gastrique, minuscule et collante, que la peau de Clara absorba comme un buvard. Le wagon tressauta. Un spasme métallique remonta du châssis, secouant les vertèbres de la jeune femme contre le plastique froid du siège. Dans l'air saturé d'ozone et de poussière de freins, une odeur de viande rance commença à sourdre des bouches d'aération, une exhalaison lourde, presque solide, qui tapissait le fond de sa gorge.

Clara tourna la tête vers la vitre.

Le tunnel défilait derrière le verre, une succession de câbles noirs s'agitant comme des intestins de fer, éclairés par intermittence par les flashes bleutés du troisième rail. Son reflet était là. Il aurait dû être une simple superposition de traits fatigués sur l'obscurité extérieure, une ombre sans consistance. Mais la silhouette dans le verre possédait une netteté obscène. La Clara de verre ne pleurait plus. Ses yeux, d'un noir de jais, fixaient un point invisible au-dessus de l'épaule de la véritable Clara.

Clara leva la main droite pour essuyer la traînée de suie sur sa joue.

Le reflet ne bougea pas.

Sa main resta posée sur son genou, les doigts longs et élégants, d'une stabilité minérale. Clara sentit un froid acide se propager dans son estomac. Elle agita ses doigts, un mouvement frénétique, presque convulsif. Dans la vitre, la main du double demeura immobile, d'une inertie de cadavre. Puis, avec une lenteur calculée, le reflet

tourna la tête. Le mouvement n'avait rien d'humain ; c'était un pivotement mécanique, un craquement silencieux de la nuque qui sembla résonner directement dans les tympans de Clara.

— Tu es si fatiguée, Clara.

La voix ne venait pas de l'air ambiant. Elle vibrait à travers la paroi du wagon, montant par ses coudes, s'insinuant dans ses os. C'était sa propre voix, mais débarrassée de ses hésitations, de ses fêlures, de son souffle court. Une voix de métal et de soie.

— Regarde-toi, continua le reflet. Tu t'effiloches. Tes bords sont flous. On dirait que tu n'es plus qu'une rature sur le plan de cette ligne.

Clara voulut hurler, mais sa gorge n'était plus qu'un tube de caoutchouc sec. Elle plaqua ses mains contre la vitre. Le contact n'était pas celui du verre froid, mais celui d'une membrane tiède, presque pulsante, qui semblait vouloir absorber la pulpe de ses doigts. Le reflet plaqua ses propres mains contre celles de Clara, paume contre paume, doigt contre doigt. La symétrie était parfaite, à un détail près : les ongles du reflet étaient soignés, vernis d'un rouge profond, alors que ceux de Clara étaient rongés jusqu'au sang.

— Je connais le code de ton immeuble, murmura la chose dans le verre. 42B1. Je sais que tu caches cette lettre de ton père dans la boîte à chaussures sous le lit, celle que tu n'as jamais eu le courage de brûler. Je sais que tu aimes l'odeur du café brûlé le matin, parce que c'est la seule chose qui te donne l'impression d'être réveillée avant d'entrer ici.

Le reflet s'approcha de la surface, son visage grandissant jusqu'à ce que leurs nez ne soient séparés que par quelques millimètres de néant translucide. Clara vit les pores de sa propre peau sur le visage du double, mais ils étaient parfaits, sans une tache,

sans une ride d'angoisse.

— Je vais prendre soin de ton appartement, Clara. Je vais arroser tes plantes. Celles que tu laisses mourir parce que tu oublies qu'elles ont soif, tout comme tu oublies de vivre. Je vais porter ce pull en cachemire que tu trouves trop beau pour toi. Je vais sourire aux voisins. Ils ne verront pas la différence. Ou plutôt si... ils te trouveront "changée". Plus lumineuse. Plus... présente.

Un grincement strident déchira le silence du wagon. Le train freinait. Les étincelles sous les roues projetaient des éclairs de magnésium qui illuminaient la cabine d'une lumière de morgue. À chaque flash, le reflet semblait gagner en opacité, tandis que Clara sentait ses propres membres devenir transparents, grisâtres, comme une esquisse au fusain effacée par une main maladroite.

— Tes souvenirs sont déjà à moi, ricana le double. Le goût de la pluie sur tes lèvres quand tu avais huit ans. La douleur de ton premier deuil. La sensation du sable entre tes orteils. Je les ai aspirés par le composteur. Tu n'es plus qu'une enveloppe de peau vide, Clara. Un ticket périmé.

Le train s'arrêta dans un soupir pneumatique qui ressembla à un râle d'agonie. La station s'appelait "L'Oubli-sous-Seine". Les murs étaient recouverts d'un carrelage blanc jauni, suintant une humidité qui sentait le soufre et l'urine ancienne.

Le reflet se leva.

Clara, elle, resta clouée sur son siège. Ses muscles ne répondaient plus. Elle n'était plus qu'une spectatrice de son propre corps, une conscience piégée dans une carcasse de coton. Le reflet lissa sa jupe, ajusta son sac à main sur son épaule — le sac que Clara tenait pourtant toujours entre ses doigts de plus en plus éthérés — et se dirigea vers les portes coulissantes.

Avant de sortir, le double se retourna. Elle ne regardait pas Clara, mais le vide que Clara était devenue.

— Merci pour la place, dit-elle. L'Ancien du Ballast a faim, et tu as tellement de carrelage à devenir.

Les portes s'ouvrirent. Le reflet sortit d'un pas assuré, ses talons claquant sur le quai avec une autorité joyeuse. Clara essaya de se lever, de crier, de griffer la vitre, mais ses mains ne rencontrèrent que le vide. Elle regarda ses bras : ils se transformaient en lignes géométriques, en motifs de faïence. Sa peau devenait dure, froide, se fragmentant en petits carrés de 15 par 15 centimètres.

Elle vit son double s'éloigner vers l'escalator, monter vers la lumière de la surface, vers l'air libre, vers sa vie.

Le train repartit.

Clara n'était plus sur le siège. Elle était désormais une nervure sombre dans le carrelage du wagon, un motif abstrait que les futurs passagers fouleraient du pied sans même y jeter un regard. Elle sentit le poids du train écraser sa conscience alors qu'il s'enfonçait plus profondément dans les entrailles de la terre, là où Elias le conducteur dessinait des cercles de feu pour nourrir le cœur qui battait sous les rails.

Dans le reflet de la vitre désormais vide, seule la mouche était restée. Elle marchait sur la paroi, ses pattes frottant l'une contre l'autre, attendant le prochain passager, la prochaine mue, le prochain festin.

Chapitre 6

Le Wagon Interlope

Le sifflement des freins ne s'arrêta jamais vraiment, il se mua en un cri strident, continu, une note de métal torturé qui s'insinuait sous les ongles de Clara. Elle fit un pas. Le linoléum du sol était poisseux, agrippant ses semelles avec une insistance de langue humide. Devant elle, le wagon ne finissait pas. Il s'étirait, une perspective fuyante de barres de maintien chromées qui se tordaient comme des tendons et de banquettes en skaï d'un bleu délavé, presque maladif.

L'air sentait le soufre et la sueur rance, une odeur de corps entassés alors que la voiture était désespérément vide. Un néon, à quelques mètres, agonisait dans un grésillement erratique. À chaque spasme de lumière, Clara voyait les parois de faïence blanche tressauter. Ce n'était pas une illusion d'optique. Le carrelage respirait. Un mouvement lent, graisseux, qui soulevait les joints de ciment noirci.

Elle tenta de regarder par la vitre, mais le tunnel n'était qu'une coulée de bitume absolu, un vide si dense qu'il semblait vouloir aspirer le verre. À la place de son reflet, elle vit une tache. Une petite tache d'humidité sur le carreau qui, à mesure qu'elle l'observait, prenait la forme de la bouche de sa mère. Les lèvres étaient gercées, décolorées, et elles remuaient sans un bruit. *« Tu n'as jamais su tenir une promesse, Clara. Regarde-toi. Une ombre dans un tube. »*

Clara détourna les yeux, le cœur cognant contre ses côtes comme un oiseau en cage. Elle pressa le pas. Ses doigts effleurèrent une barre de métal ; elle était chaude, d'une chaleur fébrile, presque humaine. Sous la paume de sa main, elle sentit un tressaillement, le passage d'un fluide épais à l'intérieur du tube. Le métro ne transportait pas des voyageurs, il pompait quelque chose.

Elle s'assit, par pur épuisement, sur l'une des banquettes. Le cuir frémit. Ce n'était pas une vibration du moteur, mais un mouvement organique. Le rembourrage s'affaissa sous elle avec une mollesse de chair meurtrie. Elle crut entendre un gémissement étouffé s'échapper des coutures. Une odeur de vieux papier et de fleurs fanées monta soudain à ses narines. C'était l'odeur de l'appartement de son grand-père, celui qu'elle avait laissé pourrir, celui où elle n'était jamais retournée après l'enterrement.

Des ombres commencèrent à se détacher des coins sombres du wagon. Elles n'avaient pas de visages, seulement des silhouettes floues, faites de poussière de ballast et de regrets. L'une d'elles tenait un dossier de licenciement, un autre un bouquet de roses noires qu'elle avait jeté à la poubelle un soir de pluie, trois ans plus tôt. Elles ne l'attaquaient pas. Elles se contentaient d'exister, de peser sur l'air, rendant chaque inspiration plus difficile, plus lourde.

— Je ne suis pas là, chuchota-t-elle, les yeux rivés sur ses mains.

Ses doigts étaient de plus en plus pâles. La peau, sur ses jointures, commençait à luire d'un éclat vitreux. Elle gratta son index et entendit un bruit sec, le crissement d'un ongle sur de la céramique. La transformation ne s'était pas arrêtée à la station précédente ; elle ne faisait que s'infuser, s'installer dans la structure même de son être.

Une mouche, la même que celle de la station, se posa sur son genou. Elle frotta ses pattes antérieures avec une frénésie obscène. Clara voulut la chasser, mais son bras pesait une tonne. Elle était devenue une extension du mobilier. Le wagon s'étira encore, les parois s'éloignant d'elle dans un effet de zoom compensé vertigineux. Les portes de communication au bout de la voiture semblaient désormais à des kilomètres, minuscules rectangles de lumière sale.

Soudain, le train pencha. Un virage serré, impossible. Clara fut projetée contre la

paroi de faïence. Le contact fut glacial. Elle sentit le carrelage mordre sa joue, l'aspirer. Les motifs géométriques du mur commençaient à s'aligner avec les lignes de son visage. Elle vit, dans le reflet de la barre de métal en face d'elle, ses propres yeux devenir deux billes opaques, dépourvues de pupilles, semblables à des perles de verre incrustées dans un mur de salle de bain.

Le bruit du ballast sous le plancher changea de rythme. Ce n'était plus un roulement, mais un broyage. L'Ancien du Ballast mâchait. Il mâchait le temps, il mâchait ses souvenirs. Clara revit l'instant où elle avait tourné le dos à son amie en pleurs, l'instant où elle avait volé ce petit rien dans un magasin par pur mépris, l'instant où elle avait souhaité, de toutes ses fibres, ne plus avoir à se lever le matin.

Le métro exauçait ce souhait. Il lui offrait l'immobilité éternelle.

— Elias... gémit-elle.

Le nom du conducteur resta bloqué dans sa gorge, transformé en un hoquet de poussière. Elle sentit ses jambes fusionner avec le sol. Le linoléum remontait le long de ses chevilles, les engluant dans une résine noire et odorante. Elle n'était plus une passagère, elle devenait un joint, une soudure, une pièce détachée de la Ligne Oméga.

Une vision la frappa : Elias, à l'avant, les orbites vides tournées vers l'obscurité totale, ses mains squelettiques manipulant des leviers faits d'os et de cuivre. Il ne conduisait pas le train, il le nourrissait. Et elle était la calorie suivante.

La mouche s'envola de son genou et se posa sur sa joue, juste au bord de son œil fixe. Elle sentit les pattes velues explorer la surface lisse de sa nouvelle peau de porcelaine. L'insecte semblait chercher une fissure, une faille par laquelle s'introduire pour pondre dans ce qui restait de sa conscience.

Le wagon accéléra. Les visions de ses échecs défilaient maintenant sur les vitres

comme un film en accéléré, un stroboscope de honte et de bile. Son premier mensonge, sa dernière lâcheté, le visage déçu de son père, tout se mélangeait dans une cacophonie de cris sourds. La structure du train gémissait sous la vitesse, un hurlement de métal qui se dilate.

Clara essaya de hurler, mais sa bouche n'était plus qu'une fente rigide, un motif décoratif sur le mur du wagon. Ses pensées s'effiloçaient, devenant des lignes, des angles, des calculs de résistance des matériaux. Elle ne pensait plus en mots, mais en tensions, en pressions atmosphériques, en usure de rail.

Elle sentit le poids d'un passager imaginaire s'asseoir sur elle. Ou plutôt, sur la partie d'elle qui était devenue la banquette. Elle sentit la pression des fesses, la chaleur d'un corps étranger, le frottement d'un manteau de laine. Elle était là, sous lui, une couche de cuir et de mousse, consciente de chaque fibre, de chaque cellule de peau morte qui tombait du voyageur sur elle.

Le train commença à freiner. Un freinage long, douloureux, qui fit grincer chaque centimètre de sa carcasse de céramique. La lumière du quai commença à lécher les vitres, une lumière jaune, malade, qui n'éclairait rien.

À travers la vitre, elle vit le quai. Et sur le quai, elle se vit.

La "Clara" de la surface attendait, son sac à main bien serré, un léger sourire aux lèvres. Elle avait l'air si vivante, si légère. Elle ne sentait pas l'odeur du soufre. Elle ne sentait pas le carrelage qui poussait sous ses ongles. Elle regarda le wagon, croisa le regard vide de la Clara-paroi, et ne vit rien d'autre qu'un reflet de métro sale.

Les portes s'ouvrirent avec un soupir pneumatique qui ressembla à un dernier râle. La Clara de la surface monta dans le wagon suivant, celui qui était encore "normal", tandis que la Clara-carrelage sentait la mouche s'enfoncer enfin dans le conduit auditif de sa statue de faïence.

Le train repartit, s'enfonçant dans la gorge de l'Ancien du Ballast, là où le fer et la chair ne font plus qu'un. Dans le wagon désert, une petite tache sombre, en forme de larme, apparut sur le carrelage immaculé, sous la fenêtre. C'était le seul vestige de son humanité, une impureté que le prochain passage du service de nettoyage effacerait d'un coup de serpillère imbibée d'acide.

Chapitre 7

La Bile Noire

La tache n'était qu'un début. Une minuscule boursouflure sur la faïence, pas plus grosse qu'un oncle de nouveau-né, qui se mit à pulser au rythme des cahots du wagon. Sous la lumière blafarde des néons qui grésillaient en une agonie électrique, la petite larme sombre commença à s'étirer. Elle ne coulait pas ; elle rampait. Elle possédait la viscosité d'une huile de moteur saturée de sang caillé, une substance qui refusait la gravité pour suivre les lignes de fuite du carrelage.

Clara, ou ce qu'il restait de la conscience nichée dans cette gangue de céramique, sentit une vibration nouvelle. Ce n'était pas le roulement habituel du fer contre le rail, mais un grondement organique, un péristaltisme souterrain qui remontait par les essieux. L'air dans le wagon devint brusquement acide. Une odeur de bile, de sueur rance et de cuivre chauffé à blanc s'engouffra par les bouches d'aération, saturant ses poumons d'une brume poisseuse.

Puis, le premier joint céda.

Un filet de liquide noir jaillit d'un angle du plafond, frappant le sol avec le bruit sourd d'une gifle sur de la viande crue. Le liquide n'était pas inerte. Il bouillonnait, libérant des bulles de gaz fétide qui éclataient en projetant des gouttelettes corrosives. Là où elles touchaient le plastique des sièges, la matière se boursouflait, fondait en longs filaments grisâtres ressemblant à des toiles d'araignée imbibées de goudron.

— *Gloire à la mâchoire qui ne dort jamais,* cracha la voix d'Elias dans les haut-parleurs.

La voix n'était plus humaine. Elle passait à travers un filtre de glaires et de poussière de ballast. C'était un chant guttural, une suite de syllabes heurtées qui semblaient briser les dents du conducteur à chaque mot.

— *Béni soit le broyeur, car il sépare le grain de l'ivraie. Béni soit l'acide, car il lave le péché de la forme.*

Le train accéléra. Un coup de boudoir invisible projeta Clara contre la paroi. Ses mains, dont la peau devenait aussi translucide et fragile que du papier sulfurisé, cherchèrent une prise. Le métal du wagon changeait de consistance. Sous ses doigts, les barres de maintien ne semblaient plus être en acier froid, mais en os poli, tiède, parcouru de micro-vibrations nerveuses.

L'ichor noir montait maintenant des grilles de chauffage au sol. Il ne s'étalait pas en nappe ; il s'accumulait en monticules mouvants, des vagues de mélasse sombre qui cherchaient ses chevilles. Clara vit une de ses chaussures, abandonnée dans la panique, être submergée. Le cuir fuma. En quelques secondes, il ne resta qu'une carcasse flasque, bientôt dissoute dans la masse noire qui montait inexorablement.

Elle dut grimper.

Ses muscles hurlaient, une douleur sourde qui rappelait le grincement d'une porte rouillée. Elle agrippa le rebord d'une fenêtre. Le verre n'était plus un miroir, mais une membrane souple qui palpitait sous sa paume. Elle y vit son reflet — ou plutôt, le reflet de celle qui l'avait remplacée. La Clara de la surface marchait dans une rue baignée de soleil, s'arrêtant pour humer le parfum d'un café, tandis qu'ici, dans les boyaux de la Ligne Oméga, la véritable Clara s'accrochait à des structures qui ressemblaient de plus en plus à une cage thoracique géante.

— *Le Ballast a faim, Clara,* psalmodia Elias, sa voix devenant un rugissement de métal tordu. *Il veut la moelle. Il veut le souvenir de tes matins. Il veut le sel de tes

larmes pour graisser ses rouages.*

Le wagon s'inclina violemment. Le train entra dans une courbe impossible, une géométrie qui aurait dû briser les rails. Clara fut suspendue au-dessus du gouffre de bile noire. Le liquide montait, léchant le bas de son manteau qui se désintérait en flocons de cendres humides. Le bruit était assourdissant : un mélange de turbines d'avion et de cris de porcs qu'on égorge, le tout rythmé par le battement de cœur colossal de l'Ancien du Ballast, un *boum-boum* tellurique qui faisait saigner ses oreilles.

Elle aperçut, dans l'ombre du fond du wagon, des excroissances sortir des parois. Des sortes de vertèbres de porcelaine, des côtes de fer doux qui s'entrecroisaient pour former une échelle grotesque. C'était le seul refuge. Elle se projeta vers l'avant, ses doigts s'enfonçant dans une matière spongieuse qui exsudait un pus jaunâtre. Elle grimpa, ses ongles s'arrachant un à un sur la surface rugueuse, laissant des traces de sang que le carrelage absorbait instantanément, comme une éponge assoiffée.

Chaque mouvement était une agonie. L'air était si chargé de vapeurs toxiques que ses yeux brûlaient, sa vision se brouillant en une mosaïque de taches de Rorschach mouvantes. Elle ne voyait plus le wagon, elle voyait l'intérieur d'un estomac. Les câbles électriques qui pendaient du plafond étaient des nerfs à vif, projetant des étincelles bleutées qui illuminaient brièvement des amas de chair grise collés dans les coins.

La bile noire atteignit le niveau des sièges. Elle commença à dévorer les armatures métalliques avec un sifflement vorace. La chaleur devenait insupportable, une chaleur de forge, de digestion lente. Clara se hissa sur le porte-bagages, qui se referma sur ses doigts comme une mâchoire fatiguée. Elle ne cria pas ; elle n'avait plus assez d'air pour cela. Sa gorge n'était plus qu'un tube de verre pilé.

En bas, le liquide noir commença à former des formes. Des visages esquissés, des

mains suppliantes qui émergeaient de la mélasse avant d'être réabsorbées. C'étaient les autres. Les usagers précédents. Ceux qui n'avaient pas grimpé assez vite. Ceux qui étaient devenus le lubrifiant de la machine.

— *Regarde-les, Clara,* susurra Elias, dont le souffle semblait maintenant sortir directement des pores de la paroi contre laquelle elle appuyait sa joue. *Ils sont la structure. Ils sont le mouvement. Ne résiste pas à la fusion. Deviens le joint. Deviens la vis. Deviens le silence entre deux stations.*

Le train accéléra encore. Les parois du wagon commencèrent à se rapprocher, à se contracter dans un spasme musculaire titanesque. L'espace vital de Clara se réduisait à une étroite bande de plafond. La bile noire n'était plus qu'à quelques centimètres de son corps tremblant. Elle sentait la chaleur de l'acide irradié contre sa peau, une promesse de dissolution finale.

Soudain, un choc frontal. Le train ne freina pas, il percuta quelque chose de mou, de colossal. Clara fut projetée en avant, ses mains lâchant les côtes organiques. Elle tomba.

Le temps parut s'étirer. Dans sa chute vers l'ichor bouillonnant, elle vit une mouche, la même mouche que sur le quai, posée tranquillement sur une vitre qui n'avait pas encore fondu. L'insecte se frottait les pattes avec une indifférence obscène.

Juste avant que son dos ne touche la surface noire, le train s'arrêta dans un hurlement de freins qui sonna comme un orgasme de métal. Le silence qui suivit fut plus terrifiant que le vacarme. Un silence épais, poisseux, interrompu seulement par le goutte-à-goutte de la bile retombant des structures supérieures.

Clara ne coula pas. Le liquide s'était figé en une fraction de seconde, devenant aussi dur que de l'obsidienne. Elle était allongée sur un miroir noir, ses vêtements soudés à la matière. Elle essaya de bouger, mais ses jambes étaient prises dans la masse. Elle

fit partie du sol.

Elle leva les yeux. Au-dessus d'elle, le plafond du wagon s'était ouvert comme une plaie béante. Elias était là, penché sur le bord de l'ouverture. Il n'avait pas d'yeux, juste deux trous cicatrisés d'où coulait une substance similaire à celle qui la retenait prisonnière. Il tenait une lanterne dont la flamme était une dent humaine incandescente.

— *Le terminus est proche, usagère,* dit-il d'une voix presque douce, une caresse de papier de verre. *Mais tu n'es pas encore assez lisse. Le carrelage a faim de tes angles.*

Il renversa sa lanterne. Une goutte de cire d'os tomba sur le front de Clara. Elle ne sentit pas la brûlure. Elle sentit la céramique se propager sous sa peau, transformant son front en une surface plane, blanche et froide. Une nouvelle plaque de faïence venait d'être posée.

Dans le wagon suivant, une porte s'ouvrit. Un nouvel usager entra, serrant nerveusement son ticket. Il ne vit pas la femme incrustée dans le sol noir sous ses pieds. Il vit juste un motif complexe, une irrégularité dans le design du métro, et posa sa chaussure sale directement sur ce qui avait été, autrefois, l'œil gauche de Clara.

Chapitre 8

L'Éveil de l'Ancien

L'air à l'intérieur du wagon s'épaissit, prenant la consistance d'un sirop rance qui colle aux poumons à chaque inspiration forcée. Clara sentit une goutte tiède glisser le long de son oreille, puis une autre, plus lourde, s'écraser sur son col. Elle ne porta pas la main à son visage ; elle savait déjà que ses capillaires venaient de céder, un à un, sous la pression d'une fréquence sonore si basse qu'elle ne s'entendait pas avec les oreilles, mais avec les os. Le métal de la voiture n°404 ne grinçait plus, il gémissait d'une voix humaine, un râle de métal fatigué qui s'étirait à mesure que le convoi s'enfonçait dans une gorge d'ombre absolue. Les parois de faïence blanche qui défilaient derrière les vitres se mirent à se boursoufler, les carreaux éclatant comme des croûtes sèches pour révéler, en dessous, une membrane pulsante, veinée de câbles électriques qui s'agitaient comme des vers luisants à l'agonie.

Le train ralentit sans que les freins ne soient actionnés. Elias, à l'avant, ne touchait plus les commandes. Ses mains, dont les ongles étaient désormais noirs et fendus, flottaient au-dessus du tableau de bord comme des araignées cherchant une proie. La cabine de pilotage n'existait plus vraiment ; elle s'était fondue dans une architecture de côtes d'acier et de tendons de caoutchouc. Devant eux, l'obscurité du tunnel ne se contenta pas de s'élargir, elle explosa. Le train pénétra dans une cavité si vaste que la lumière des néons blafards n'atteignait plus les parois. C'était un vide vorace, une cathédrale de ballast et de suie où l'air vibrait d'une chaleur de forge.

Au centre de ce néant géologique, il était là.

L'Ancien du Ballast n'était pas une créature, c'était une fonction. Une masse colossale de débris ferroviaires, de membres pétrifiés et de sédiments de haine, dont le volume

occupait tout le centre de la caverne. Des milliers de rails s'y rejoignaient comme les artères d'un cœur hypertrophié, pompant non pas du sang, mais une électricité noire qui crépitait avec une odeur d'ozone et de chair brûlée. À chaque battement, une onde de choc invisible traversait le wagon, projetant Clara contre la vitre. Le choc fut mou. La vitre n'était plus solide ; elle avait la texture d'une peau fiévreuse, moite et élastique.

Clara fixa son propre reflet dans le verre assombri. Sa double ne tremblait pas. Elle se tenait droite, les mains jointes, un sourire d'une perfection obscène étirant ses lèvres, tandis que la véritable Clara s'effondrait au sol, les gencives en sang. Le reflet cligna des yeux — un mouvement lent, délibéré, asynchrone — et posa une main sur la paroi depuis l'autre côté. Là où ses doigts touchaient la surface, la céramique se propageait sur le bras de Clara, une gangrène de porcelaine froide qui figeait ses muscles dans une rigidité de statue.

Le pouls de la caverne s'intensifia. *Boum. Boum.* À chaque pulsation, le wagon s'illuminait d'une lueur violette, révélant les autres passagers. Ils n'étaient plus que des silhouettes de cire, des sacs de peau vidés de leur substance, dont les yeux s'étaient retournés pour ne laisser voir que le blanc laiteux de l'abandon. Clara remarqua un homme assis en face d'elle ; il serrait si fort la barre de maintien que le métal s'était enfoncé dans sa paume, fusionnant avec sa chair. Il ne criait pas. Il murmurait des horaires de départ, une litanie de chiffres sans fin, tandis qu'un filet de bile noire s'écoulait de ses narines.

C'est alors qu'elle comprit.

La peur ne lui appartenait plus. Elle n'était pas une réaction chimique dans son cerveau, elle était le combustible. Chaque spasme de son diaphragme, chaque accélération de son rythme cardiaque, chaque pensée terrifiée qu'elle projetait contre les murs de ce tombeau roulant était aspirée par les câbles qui pendaient du plafond. Elle vit les filaments de cuivre s'abaisser, tels des tentacules de méduse, pour venir

effleurer ses tempes. Ils ne piquaient pas. Ils aspiraient. Ils buvaient l'adrénaline pure, la transformant en une tension électrique qui alimentait les moteurs de la Ligne Oméga. Le réseau n'avait pas besoin de billets, il avait besoin de l'énergie cinétique du désespoir.

« Tu sens comme c'est doux ? » murmura une voix qui semblait provenir de l'intérieur de son propre crâne.

Ce n'était pas Elias. C'était le train. Le train qui parlait avec les dents de tous ceux qui avaient été broyés sous ses roues.

Clara essaya de fermer les yeux, mais ses paupières commençaient déjà à se transformer en écailles de faïence. Elle était forcée de regarder le cœur de l'Ancien. La masse de ballast s'entrouvrit, révélant une fente verticale d'où s'échappait une vapeur corrosive. À l'intérieur, des millions de visages humains, minuscules, s'agitaient comme des insectes dans une fourmilière, leurs bouches ouvertes dans un cri muet permanent. C'étaient les usagers précédents, les abonnés de l'éternité, dont la conscience avait été fragmentée pour servir de lubrifiant aux engrenages du monde souterrain.

Le wagon fit un bond en avant, une secousse si violente que Clara sentit ses vertèbres s'entrechoquer comme des dominos. L'Ancien venait d'avoir une extrasystole. La caverne entière s'illumina d'un blanc aveuglant, une décharge de plusieurs millions de volts générée par un pic de terreur pure parmi les passagers. Clara sentit une chaleur insupportable envahir sa poitrine. Son cœur n'était plus à elle ; il battait à l'unisson avec le ballast, une synchronisation forcée qui lui arracha un hurlement qu'elle ne reconnut pas. Le son qui sortit de sa gorge était un sifflement de vapeur, un crissement de métal sur rail.

Son reflet dans la vitre se pencha en avant, ses lèvres effleurant presque l'oreille de la Clara de chair.

« Ne résiste pas, petite nervure. Plus tu trembles, plus la lumière est belle. »

La main de porcelaine de son double agrippa sa gorge. Ce n'était pas pour l'étrangler, mais pour l'ancrer. Clara sentit ses pieds s'enfoncer dans le plancher du wagon. La moquette, imbibée de fluides corporels séchés, commença à remonter le long de ses chevilles, se durcissant instantanément en une couche de ciment froid. Elle devenait une extension du mobilier, une poignée de maintien, un morceau de carrelage, une statistique.

Une mouche, attirée par l'odeur de la charogne imminente, vint se poser sur l'œil grand ouvert de Clara. Elle ne cilla pas. Elle ne pouvait plus. Elle regardait la mouche, notant avec une précision maniaque le mouvement de ses ailes transparentes, la façon dont ses pattes frottaient ses mandibules, le reflet de la caverne dans ses facettes sombres. La mouche était plus vivante qu'elle. La mouche avait un but. Clara, elle, n'était plus qu'une fréquence.

Le train commença à accélérer, quittant la caverne de l'Ancien pour s'engager dans un nouveau tunnel, plus étroit, dont les parois étaient tapissées de cheveux humains qui ondulaient au passage du convoi. L'électricité crépitait sur le toit, dessinant des sigils de feu bleu qui brûlaient la rétine. Clara sentit sa conscience s'effiloche, se disperser dans les câbles haute tension, courir le long du troisième rail, s'étendre sur des kilomètres de galeries obscures. Elle était le courant. Elle était la panne. Elle était l'attente insupportable sur le quai à trois heures du matin.

Dans le wagon, le siège où elle se trouvait commença à absorber ses hanches. Le plastique orange se ramollit, devenant une sorte de chair synthétique qui l'enveloppait amoureusement. Elle ne ressentait plus de douleur, juste une lassitude infinie, une érosion de l'être. Sa peur, autrefois un incendie, n'était plus qu'une braise sourde, un bourdonnement constant qui maintenait les néons allumés.

À l'autre bout du wagon, la porte communicante s'ouvrit avec un bruit de succion. Un

homme entra. Il portait un costume froissé et tenait un porte-documents. Il avait l'air épuisé, les yeux fixés sur ses chaussures. Il ne vit pas la femme dont le visage s'effaçait dans le dossier du siège. Il ne vit pas les veines de cuivre qui couraient sous le sol. Il cherchait simplement une place pour s'asseoir.

Clara voulut l'avertir. Elle voulut lui dire de ne pas s'approcher, de ne pas s'asseoir, de ne pas respirer. Mais de sa bouche, il ne sortit qu'un léger tintement de porcelaine brisée.

L'homme s'approcha d'elle. Il posa sa main sur la barre de maintien, juste au-dessus de là où la main de Clara avait fusionné avec le métal. Il soupira, un soupir de soulagement de celui qui rentre enfin chez lui. Il s'assit lourdement sur ce qui restait des jambes de Clara, l'écrasant de tout son poids mortel.

Elle ne sentit rien. Elle était déjà ailleurs, répartie dans les transformateurs, injectée dans les signaux de signalisation, une pensée perdue dans le système digestif de la ville. Le train siffla, un son long et strident qui déchira le silence du tunnel, et l'Ancien du Ballast, loin derrière eux, contracta son cœur de pierre, envoyant une nouvelle décharge de terreur à travers les rails pour s'assurer que le voyage ne s'arrêterait jamais.

Chapitre 9

Le Sanctuaire du Troisième Rail

L'odeur de l'ozone n'était plus une simple émanation technique ; c'était un goût, une épaisseur de cuivre et de soufre qui tapissait la langue de Clara jusqu'à l'étouffement. Elias était là, penché sur elle, ses orbites vides tournées vers un point invisible dans la voûte du tunnel. Ses doigts, longs et noueux comme des racines ayant poussé dans l'huile de moteur, ne la tenaient pas vraiment. Ils s'insinuaient sous ses manches, cherchant le contact direct avec le derme, là où le pouls battait la chamade contre la paroi des artères.

« Ne bouge pas, petite cellule », murmura-t-il, et sa voix n'était qu'un frottement de papier de verre sur de la tôle rouillée. « Le Grand Courant arrive. Il a faim de rythme. »

Clara tenta de hurler, mais ses cordes vocales semblaient avoir été remplacées par des fils de fer barbelés. À chaque tentative de souffle, un cliquetis métallique résonnait dans sa poitrine. Elle était allongée sur la plaque de fonte du poste de pilotage, là où les câbles du troisième rail convergeaient en un nœud de serpents de cuivre dénudés. Elias saisit un commutateur massif, une mâchoire d'acier qui attendait son tribut. Il prit le poignet de Clara et, avec une précision chirurgicale, l'inséra dans l'étau de métal froid.

Le contact déclencha une décharge immédiate. Ce n'était pas une douleur fulgurante, c'était une invasion. Clara sentit l'électricité ramper sous sa peau comme une colonie d'insectes de feu. Ses muscles se contractèrent avec une telle violence que le son de ses os craquant dans leurs articulations devint la seule mélodie du wagon. Ses yeux se révolvèrent, et dans le blanc de son regard, des éclairs bleutés dansèrent, dessinant les

schémas nerveux du réseau souterrain. Elle voyait tout : les kilomètres de galeries, les millions de tonnes de terre pressant contre les parois de béton, et le cœur de l'Ancien du Ballast, cette masse de granit et de chair fossilisée qui battait à un rythme de plus en plus erratique sous les rails.

Elias chantonnait. Un bourdonnement guttural qui s'alignait sur la fréquence du transformateur. Il utilisait le corps de Clara comme un pont, un fusible humain destiné à stabiliser la tension entre la machine et l'entité. Une goutte de sueur perla sur le front de la jeune femme, glissa le long de sa tempe et s'évapora instantanément dans un grésillement de friture dès qu'elle toucha le métal chauffé à blanc.

Soudain, le train tressauta. Un choc sourd, comme si une main titanesque venait de frapper le dernier wagon. Le rythme d'Elias se brisa. L'arc électrique qui reliait le bras de Clara au panneau de commande vacilla, passant du bleu spectral au violet de la nécrose. C'était l'instant. La faille.

Clara ne réfléchit pas. La pensée était devenue un luxe que son système nerveux ne pouvait plus s'offrir. Elle utilisa la rigidité cadavérique imposée par le courant pour basculer tout son poids vers l'arrière. Un bruit de succion écœurant, celui d'une ventouse arrachée à une plaie ouverte, retentit lorsqu'elle se dégagea de l'étreinte d'acier. Des lambeaux de peau restèrent collés au commutateur, fumants, mais elle était libre.

Elle s'effondra sur le sol poisseux, ses membres s'agitant de spasmes incontrôlables. Elias poussa un rugissement de bête blessée, cherchant l'air de ses mains nues. « Le circuit ! Le circuit est ouvert ! Il va nous dévorer ! »

Clara se releva, titubante. Ses jambes étaient des colonnes de gélatine. Elle se jeta contre la porte de communication menant au premier wagon de passagers. Elle l'ouvrit dans un fracas de métal hurlant et s'engouffra dans la rame.

L'éclairage vacillait, des néons agonisants crachotant une lumière jaunâtre qui révélait des détails qu'elle aurait préféré ne pas voir : la texture de la banquette de moleskine qui ressemblait étrangement à de la peau de reptile, et les taches sur le sol qui semblaient s'étirer vers elle comme des ombres liquides. Elle courait, ou du moins elle essayait, ses chaussures claquant sur le linoléum avec un bruit de sabot sur de l'os.

C'est alors qu'elle le vit.

Dans la vitre de la porte de sortie du wagon, son reflet ne fuyait pas. Il l'attendait.

La Clara de verre se tenait droite, les bras ballants, un sourire immobile gravé sur son visage de quartz. Tandis que la véritable Clara haletait, la poitrine soulevée par une panique qui lui sciait les poumons, le reflet restait parfaitement calme. Puis, avec une lenteur calculée, le reflet leva une main et la posa contre la surface intérieure de la vitre.

Le verre ne se brisa pas. Il se liquéfia.

Une main, identique à celle de Clara mais d'une pâleur de craie, émergea de la paroi transparente. Puis un bras, puis une épaule. Le son était celui d'une fermeture éclair que l'on force dans de la viande froide. Le Reflet s'extrayait de la vitre avec une grâce obscène, ses mouvements fluides contrastant avec les tics nerveux et les tremblements de la Clara de chair.

Clara recula, trébucha sur un sac abandonné qui laissa échapper un tas de dents humaines en se renversant. Elle se remit debout, le goût du sang dans la bouche, et s'élança vers le wagon suivant.

Le train accélérât. Les parois de la rame commençaient à transpirer une substance noire et huileuse qui sentait la vieille graisse de friture et le cadavre oublié. Derrière

elle, le Reflet marchait. Il ne courait pas. Il n'en avait pas besoin. À chaque fois que les néons s'éteignaient pour une fraction de seconde, la chose gagnait du terrain, se rapprochant avec une régularité mécanique.

Clara passa dans le troisième wagon. Le silence y était absolu, hormis le roulement sourd du ballast sous ses pieds. Les sièges étaient vides, mais des empreintes de corps restaient marquées dans le tissu, des formes creuses qui semblaient encore exhiler la chaleur de ceux qui avaient été digérés là. Elle se retourna. Le Reflet était à l'entrée du wagon. Il pencha la tête sur le côté, un tic nerveux identique à celui que Clara faisait quand elle était enfant, mais exagéré, jusqu'à ce que le cou craque dans un bruit de branche brisée.

« Laisse-moi... », tenta-t-elle d'articuler. Mais sa voix n'était plus qu'un sifflement d'air s'échappant d'un pneu crevé.

Elle atteignit le wagon de queue. La porte arrière, donnant sur l'obscurité totale du tunnel, était verrouillée par une chaîne de rouille qui semblait pulser au rythme du train. Clara se jeta contre le métal, ses ongles griffant la peinture écaillée. Elle sentait l'odeur du Reflet maintenant. Une odeur de propre, de savon de Marseille et de linge frais. L'odeur de la vie qu'elle avait laissée à la surface, une odeur qui n'avait rien à faire dans cette boyauterie de fer.

Le Reflet était là, à trois mètres. Il tendit la main, ses doigts longs et parfaits s'ouvrant pour l'inviter à la fusion. Dans le reflet des yeux de la chose, Clara vit sa propre fin : elle n'était plus qu'une tache grise, une ombre sans substance destinée à être écrasée sous le poids des passagers du matin, tandis que cette créature de verre porterait son manteau, embrasserait ses collègues et dormirait dans son lit.

Le train freina brutalement. Un cri de métal contre métal qui déchira l'air. Clara fut projetée contre la paroi, son épaule heurtant un extincteur vide. Le Reflet, lui, ne perdit pas l'équilibre. Il continua d'avancer, ses pieds glissant sur le sol sans faire de

bruit.

Clara fixa la vitre de la porte de secours. Dans l'obscurité du tunnel, derrière le verre, elle vit des milliers de visages pressés contre la paroi extérieure du train. Des visages sans traits, des passagers sans ticket, attendant que la porte s'ouvre pour s'engouffrer dans la chaleur de la rame.

Le Reflet posa sa main sur l'épaule de Clara. Le froid était tel qu'il brûla instantanément le tissu de son chemisier. Elle sentit ses propres souvenirs commencer à fuir, à se déverser dans la main de l'autre. L'image de sa mère, le goût du café, la sensation de la pluie sur son visage... tout cela s'évaporait, aspiré par le prédateur de verre.

Dans un dernier sursaut de terreur pure, Clara saisit la poignée de décompression d'urgence. Elle n'espérait pas sortir. Elle voulait juste rompre l'étanchéité de ce cauchemar. Elle tira de toutes ses forces.

Un sifflement pneumatique retentit, un cri de bête agonisante. La porte ne s'ouvrit pas, mais une fissure apparut sur la vitre. Une petite fissure, en forme d'étoile.

Le Reflet s'arrêta net. Son visage de verre commença à se lézarder, imitant la brisure de la vitre. Un liquide noir, épais comme de la bile, commença à couler de ses yeux de cristal. La créature poussa un cri qui n'était pas humain, un son de fréquences radio brouillées.

Clara ne resta pas pour voir la suite. Elle se jeta au sol, rampant vers la trappe d'entretien située sous les sièges, alors que l'air du tunnel, chargé de la poussière des siècles et de l'haleine fétide de l'Ancien du Ballast, s'engouffrait dans le wagon, éteignant les derniers néons et plongeant le sanctuaire électrique dans une obscurité totale et affamée.

Chapitre 10

L'Inversion de Phase

L'obscurité n'était pas un vide, c'était une matière. Une mélasse épaisse, chargée de particules de carbone et de lambeaux de peau desséchée, qui s'engouffrait dans les poumons de Clara à chaque inspiration saccadée. Sous ses paumes, le sol du wagon ne vibrait plus ; il pulsait. Un battement sourd, organique, qui remontait le long de ses radius jusqu'à faire grincer ses dents. L'Ancien du Ballast avait faim, et le train n'était que son œsophage de ferraille.

Clara rampa. Ses ongles s'arrachaient sur le linoléum poisseux, laissant des traînées de kératine et de sueur. Derrière elle, le sifflement de la vitre brisée s'était transformé en un gargouillis atroce. Elle n'avait pas besoin de se retourner pour savoir que le Reflet s'extrayait du cadre. Elle entendait le bruit caractéristique du verre que l'on pile, le craquement sec de la silice s'ajustant aux articulations humaines.

Une goutte de bile noire tomba sur sa cheville. Elle brûla ses chairs avec la précision d'un acide chirurgical. Clara étouffa un cri, ses doigts rencontrant le rebord métallique de la trappe d'entretien. L'odeur était insoutenable : un mélange d'ozone brûlé, de viande faisandée et de ce parfum de violette rance qu'elle portait le jour où elle avait acheté son premier abonnement. C'était l'odeur de sa propre fin.

Soudain, le train hurla. Les freins à induction mordirent le rail avec une violence telle que Clara fut projetée contre la paroi. Son épaule craqua. Dans le noir, une lueur blafarde s'alluma au-dessus d'elle, un néon agonisant qui clignotait au rythme d'un spasme nerveux.

Elle la vit.

Le Reflet se tenait debout, au milieu du wagon. Sa silhouette était une insulte à la géométrie. Des éclats de verre étaient fichés dans ses orbites, mais ses yeux — les yeux de Clara, mais vidés de toute fatigue — fixaient la porte avec une intensité prédatrice. La créature portait le même manteau beige, mais le tissu semblait tissé avec des veines sombres qui battaient à l'unisson avec le tunnel. Elle ne bougeait pas comme un être vivant ; elle se déplaçait par saccades, comme une image dont on aurait supprimé une frame sur deux.

— Ma... place, grésilla le Reflet.

Le son ne sortait pas de sa bouche. Il émanait des parois du wagon, des haut-parleurs saturés, du métal même. C'était une voix de papier de verre, une voix de poussière.

Le train ralentit encore. À travers les vitres sales, les parois du tunnel commencèrent à se transformer. La roche brute laissait place à des carreaux de faïence blanche, jaunis par le temps et la crasse. Des affiches publicitaires en lambeaux défilaient, montrant des visages aux sourires trop larges, dont les yeux avaient été soigneusement grattés.

"STATION : CHEZ VOUS", annonça la voix d'Elias dans l'interphone, mais ce n'était plus qu'un rôle d'agonie.

Le wagon s'immobilisa dans un dernier soubresaut qui fit vomir les compresseurs. Clara se releva, s'appuyant sur un siège dont le velours semblait muer sous ses doigts. Les portes coulissantes hésitèrent. Elles vibrèrent, retenues par des filaments de bile noire qui s'étiraient comme des chewing-gums putrides entre les battants.

Le Reflet fit un pas. Un bruit de verre pilé résonna dans le silence pesant.

Clara se jeta vers la porte. Elle sentit une main de glace se refermer sur son talon. La poigne était inhumaine, ses doigts s'enfonçant dans le tendon d'Achille avec la force

d'un étau industriel. Elle tomba, le menton percutant le seuil en métal. Le goût du sang envahit sa bouche, chaud, métallique, la seule chose réelle dans ce cauchemar de plastique et de néons.

Elle se retourna, griffant le sol pour ne pas être aspirée vers le fond du wagon. Le Reflet la surplombait. De ses yeux de verre, la bile noire coulait en continu, tachant le visage de Clara. La créature se pencha, ses traits se lissant, devenant plus nets, plus "Clara" que Clara elle-même. Les cernes disparaissaient, la peau reprenait des couleurs, tandis que Clara sentait sa propre vitalité s'écouler d'elle, pompée par ce parasite de miroir.

— Regarde-moi, murmura l'imposteur. Je suis la version qui sourit. Je suis la version qui ne tremble pas.

Le quai, de l'autre côté des portes, était baigné d'une lumière dorée, presque divine. C'était sa station. Elle reconnaissait l'odeur du pain chaud de la boulangerie du coin, le courant d'air frais qui venait de l'escalier mécanique. Sa vie l'attendait là-bas, à seulement deux mètres. Mais les portes commençaient déjà à se refermer, non pas en coulissant, mais en fusionnant, le métal devenant mou, comme une peau qui cicatrise.

Dans un accès de terreur pure, Clara enfonça ses pouces dans les orbites de verre du Reflet. Elle ne sentit pas de globes oculaires, seulement des arêtes tranchantes qui lui lacérèrent les mains. La créature poussa un cri de fréquences radio, un larsen insupportable qui fit saigner les oreilles de Clara. La prise sur sa cheville se desserra.

Clara se propulsa vers l'avant. Elle rampa dans l'interstice étroit qui restait entre les portes. Le métal tiède lui écrasait les côtes, le bassin. Elle entendait ses os protester, un craquement sourd dans sa cage thoracique.

Derrière elle, le Reflet hurla, un son de métal déchiré. Clara sentit des doigts s'agripper à son manteau, essayant de la ramener dans l'antre. Elle se débattit, se

déchaussant, laissant son soulier et un lambeau de sa propre chair dans le wagon.

Elle bascula sur le quai.

Le choc contre les carreaux froids lui coupa le souffle. Elle resta immobile, le visage pressé contre la faïence. Elle attendit le bruit des portes qui se verrouillent.

Clac.

Le silence revint, seulement troublé par le ronronnement lointain d'un transformateur électrique. Clara tourna lentement la tête. Le train était là, mais il n'était plus qu'une ombre, une silhouette de suie immobile. À travers la vitre de la porte fusionnée, elle vit une silhouette.

Une femme était debout dans le wagon. Elle portait un manteau beige. Elle avait les mains pressées contre la vitre. Son visage était celui de Clara, mais un visage dévasté, marqué par une terreur millénaire, les yeux écarquillés, la bouche ouverte sur un cri muet.

Clara — la Clara sur le quai — se releva lentement. Ses mouvements étaient fluides, presque trop parfaits. Elle ne sentait plus la douleur dans son épaule, ni la brûlure de la bile sur sa cheville. Elle lissa son manteau d'un geste machinal. Elle ramassa son sac à main qui l'attendait sagement sur un banc, propre et plein.

Elle regarda la femme piégée derrière la vitre. La prisonnière frappait le verre, mais aucun son ne sortait. Ses doigts laissaient des traces de sang sur la paroi qui redevenait lentement du carrelage. La silhouette de la véritable Clara commençait à s'étirer, à s'aplatir, ses membres se transformant en motifs géométriques, ses cheveux devenant les joints sombres entre les carreaux blancs.

Le train commença à reculer, s'enfonçant dans le tunnel sans faire un bruit, comme

une idée que l'on oublie.

L'imposteur sur le quai esquissa un sourire. C'était un sourire symétrique, impeccable, dépourvu de toute humanité. Elle ajusta son col, tourna le dos aux rails et se dirigea vers l'escalier mécanique.

Sous ses pieds, à travers la semelle de ses chaussures neuves, elle sentit une dernière vibration. Un battement de cœur. L'Ancien du Ballast acceptait le tribut.

Sur le quai désert, à l'endroit exact où Clara était tombée, une nouvelle nervure venait d'apparaître dans le carrelage. Un motif sinueux, rouge sombre, qui ressemblait étrangement à une main cherchant désespérément à saisir quelque chose.

Clara monta vers la surface. La lumière du jour était déjà en train de s'éteindre, mais pour elle, tout commençait. Elle ne cligna pas des yeux une seule fois pendant toute l'ascension. Ses yeux de verre reflétaient le monde extérieur avec une fidélité terrifiante.

Chapitre 11

Nervure de Faïence

La dernière vibration du wagon s'éteignit dans un sifflement d'ozone, laissant derrière elle un silence plus lourd que le béton. Clara était restée clouée contre la paroi de la station, le dos comprimé contre la faïence biseautée. Le froid ne se contentait pas de mordre sa peau ; il s'y enracinait. À chaque expiration, une buée grise s'échappait de ses lèvres gercées, mais l'air qu'elle aspirait semblait chargé de poussière de craie et de limaille de fer. Sa main droite, celle qui avait tenté de retenir la porte du train, était restée plaquée contre le mur. Elle ne parvenait plus à décoller ses phalanges. Le bout de ses doigts avait déjà perdu sa teinte rosée pour prendre la lividité translucide du kaolin.

Sur le quai, à quelques mètres de là, l'autre Clara lissa sa jupe d'un geste mécanique. Le tissu produisit un froissement sec, presque métallique. Le reflet ne tremblait pas. Il ne transpirait pas. Il se tenait là, baigné par la lumière crue et vacillante des néons qui grésillaient au plafond comme des insectes en agonie. L'imposteur tourna lentement la tête vers la paroi où la véritable Clara s'enfonçait. Ses yeux n'étaient plus des globes de chair et d'humeur aqueuse, mais deux billes d'obsidienne polie, d'une profondeur abyssale, qui ne reflétaient rien d'autre que le vide du tunnel. Un tic nerveux agita la paupière de la prisonnière, un battement désespéré, tandis que l'imposteur esquissait un sourire d'une symétrie écœurante. C'était le sourire d'une machine qui vient de trouver sa place dans l'engrenage.

L'odeur monta alors des rails : un effluve de graisse rance, de sang séché et de marée basse. C'était le souffle de l'Ancien du Ballast. Sous les dalles, quelque chose de colossal remua. Un grondement sourd, situé dans une fréquence si basse qu'il faisait vibrer les dents de Clara dans leurs alvéoles. *Boum-tcha. Boum-tcha.* Le cœur de

l'infrastructure battait la mesure de sa dissolution.

Clara essaya de hurler. Sa gorge ne produisit qu'un craquement de gravier. Le processus de pétrification s'accélérait. Le mortier entre les carreaux semblait aspirer sa chair, l'étirant pour combler les interstices. Son épaule gauche disparut la première, s'aplatissant, se lissant, devenant une surface convexe et glacée. Elle sentit ses muscles se figer en une structure cristalline. Ses côtes ne se soulevaient plus ; elles s'étaient soudées aux armatures de fer qui soutenaient la voûte. Elle n'était plus une femme qui respirait, mais une nervure de soutien dans le système digestif de la Ligne Oméga.

L'imposteur ramassa le sac à main de Clara. Elle le fit glisser sur son épaule avec une grâce artificielle. Elle fit un pas, puis deux, en direction de l'escalier mécanique dont les marches de métal grinçaient dans un rythme de mastication. À chaque pas de la créature, Clara ressentait une décharge électrique le long de ce qui lui restait de colonne vertébrale. C'était comme si on lui arrachait ses souvenirs avec des pinces chauffées à blanc. Le visage de sa mère s'effaça, remplacé par le schéma technique d'un aiguillage. Le goût de son café matinal fut supplanté par l'amertume du cuivre. Elle devenait la station, et la station était une mémoire morte.

Une mouche, aux ailes irisées de reflets huileux, vint se poser sur l'œil grand ouvert de la Clara de faïence. Elle ne cligna pas. Elle ne pouvait plus. La mouche explora la cornée devenue vitreuse, cherchant une faille dans cet émail neuf. Clara voyait tout, mais sa vision s'était fragmentée en mille facettes, comme si elle regardait à travers un kaléidoscope de porcelaine. Elle voyait l'imposteur atteindre la première marche de l'escalier. Elle voyait la silhouette s'élever lentement vers la surface, vers l'air libre, vers sa vie qu'elle allait dévorer avec la même précision chirurgicale qu'un parasite.

Le carrelage autour de sa bouche devint brûlant. Une sueur noire, épaisse comme de la bile, perla sur les bords de sa lèvre supérieure avant de se figer instantanément. Elle n'était plus qu'un bas-relief, une anomalie esthétique dans la régularité maniaque du

couloir. Ses doigts, désormais totalement intégrés au mur, dessinaient des arabesques rougeâtres, des capillaires pétrifiés qui semblaient encore pulser d'une vie résiduelle. C'était la "nervure de faïence", le témoignage muet d'un tribut versé à l'obscurité.

Un courant d'air froid, chargé de la poussière des siècles passés sous terre, balaya le quai désert. Il transportait les murmures des autres "usagers" qui tapissaient les murs avant elle. Des milliers de voix étouffées par l'émail, un chœur de gémissements minéraux qui résonnaient dans la structure même de la station. *Reste tranquille*, semblaient-ils dire. *Le passage est fini. L'Ancien est repu.*

L'imposteur disparut dans le tournant de l'escalier. Clara sentit le lien final se briser. Ce ne fut pas une douleur vive, mais une sensation d'évidement, comme si on avait aspiré son âme avec une pompe à vide. Ses pensées se figèrent en axiomes géométriques. Elle ne pensait plus "j'ai mal", elle pensait "angle droit". Elle ne pensait plus "au secours", elle pensait "pression hydrostatique".

Soudain, le silence fut rompu par le claquement net d'un talon sur le carrelage. Une nouvelle silhouette apparut au bout du quai. Un homme en costume gris, tenant une mallette, les yeux fixés sur sa montre. Il marchait d'un pas pressé, ignorant la paroi où Clara achevait sa métamorphose. Il s'arrêta juste devant elle. Il ne vit pas le visage déformé par l'angoisse qui émergeait de la faïence. Il ne vit pas la main écrasée qui semblait vouloir lui agripper la cheville. Il sortit un mouchoir, s'essuya le front, et cracha un glaire épais sur le sol, juste au pied de la nervure rouge.

Clara, ou ce qu'il en restait, ressentit l'insulte comme une décharge de foudre à travers ses circuits de pierre. Mais elle ne pouvait rien faire. Elle était devenue une infrastructure. Un décor. Une commodité.

L'Ancien du Ballast poussa un dernier soupir de satisfaction, une vibration qui fit tinter les carreaux de toute la station. Dans le tunnel, les feux d'un nouveau train commencèrent à poindre, deux yeux jaunes et malades qui perçaient l'obscurité. Le

cycle recommençait. Elias, à la barre de sa machine de fer, ramenait une nouvelle cargaison de rêves à mâcher.

Le train entra en gare dans un fracas de métal hurlant. Les freins projetèrent une pluie d'étincelles qui vinrent mourir contre la joue de porcelaine de Clara. Elle ne sentit rien. La lumière des wagons balaya son visage fixe, illuminant pour une fraction de seconde la perfection de son agonie figée. Puis, les portes s'ouvrirent avec un sifflement pneumatique, un bruit de succion qui semblait rire de sa détresse.

Le voyageur au costume gris monta à bord sans un regard en arrière. Le train repartit, emportant avec lui le dernier écho de mouvement organique sur le quai. La station redevint un tombeau de lumière blanche et de silence toxique.

Sous la surface de l'émail, dans l'obscurité du mortier, la conscience de Clara s'effiloça jusqu'à ne devenir qu'une simple fréquence. Un bourdonnement constant, intégré au ronronnement des transformateurs électriques. Elle était la Ligne Oméga. Elle était le froid. Elle était l'attente.

Et sur le quai, là où elle avait espéré, là où elle avait lutté, il ne restait plus qu'une tache sinueuse, une veine de sang pétrifié dans le blanc immaculé de la faïence. Une main de rouge sombre, tendue vers un ciel qu'elle ne reverrait jamais, figée pour l'éternité dans le geste inutile d'une supplique que personne n'entendrait.

FIN

Merci d'avoir lu "Le Métro Mâche Vos Rêves"

Une œuvre écrite par Raven

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)